

Draft

Charolles M. (2011b). « Cohérence et cohésion du discours ». In K.Hölker & C. Marelo eds. *Dimensionen der Analyse Texten und Diskursivent – Dimensioni dell'analisi di testi e discorsi*, 153-173

COHÉRENCE ET COHÉSION DU DISCOURS

M.Charolles
Université de Paris III
UMR-CNRS LATTICE ENS (Ulm)

La notion de cohérence, introduite par Petöfi (1973) et Van Dijk (1972, 1977) dans les premiers travaux de "text grammar" pour rendre compte du fait que toutes les séquences d'énoncés n'étaient pas également acceptables en tant que texte a suscité un grand nombre de publications au sein de ce courant (Petöfi & Reiser eds 1973, Petöfi ed. 1979, 1981, 1983, 1986, De Beaugrande & Dressler 1981 ; Neubauer ed. 1983 ; Sözer eds. 1985 ; Van Dijk ed. 1985 ; Charolles, Sözer, Petöfi, eds. 1987, Heidrich, Neubauer, Petöfi, Sözer eds 1989).

Avec la diffusion des analyses de Grice (1975) et le développement de la pragmatique, les débats ont très vite débordé le cercle des chercheurs travaillant sur le discours, et les discussions sur la pertinence ont pris le relais des études sur la cohérence. Cette évolution s'est accentuée avec la publication de l'ouvrage de Sperber & Wilson (1986) montrant que la recherche d'une pertinence optimale gouverne l'interprétation des énoncés isolés en situation aussi bien que des séquences d'énoncés. Ce principe général, présenté initialement comme intervenant à la suite des opérations interprétatives de bas-niveau prises en charge par des modules spécialement dédiés à cet effet dans le modèle de Fodor (1983), a été progressivement détaché de celui-ci, au point qu'il peut apparaître aujourd'hui, à un niveau très général, comme gouvernant l'ensemble des processus d'interprétation non codés linguistiquement (Ariel 2010).

Quoique le champ d'application de la théorie de Sperber & Wilson inclue bien d'autres phénomènes que l'établissement de liens sémantiques et pragmatiques entre énoncés, le discours demeure un observatoire privilégié pour l'étude de la pertinence (Blakemore 2003). Aux travaux de linguistique descriptive et théorique sur la pertinence ou cohérence des discours sont venus en effet très vite s'ajouter, à la suite, notamment de la diffusion du modèle de Kintsch & Van Dijk (Kintsch & Van Dijk 1978 ; Van Dijk & Kintsch 1983), un très grand nombre de travaux de psycholinguistiques ainsi que des études orientées vers le traitement automatique (comme Mann & Thompson 1986 et 1988).

Janos Petöfi a joué un rôle déterminant dans la mise en place et la diffusion des grammaires de texte qui ont porté très tôt l'accent sur les questions de cohérence. Le modèle textologique auquel il travaille depuis sans relâche englobe bien d'autres aspects de la communication que ceux mentionnés ci-dessus et développés dans les pages qui suivent. Après avoir suivi son enseignement en Italie et collaboré avec lui pendant les années où il était en poste à Bielefeld, j'ai eu le plaisir de le revoir tout récemment à Budapest et de lui

témoigner ma gratitude. Je lui dédie avec un immense plaisir les quelques réflexions qui suivent sur la cohérence et la cohésion des discours.

I. QUELQUES RAPPELS SUR LA COHERENCE

La cohérence n'est pas une qualité que pourraient avoir ou non les discours, elle est constitutive de l'idée même de discours. Le discours est d'abord une unité de production de la parole : il y a discours dès qu'au moins deux énoncés sont produits à la suite par un même locuteur ou par deux ou plusieurs locuteurs. Le discours se manifeste au premier chef par la continuité de la production, d'où l'importance des pauses et des indices mimo-gestuels, à l'oral, et des indices typographiques et dispositionnels, à l'écrit. Ces critères matériels jouent un rôle crucial dans l'interprétation des productions linguistiques et pas seulement linguistiques. Dès lors en effet qu'une série d'actions nous paraissent accomplies à la suite, nous éprouvons le besoin de comprendre à quelle intention d'ensemble elles peuvent répondre (Charolles 1983 et 1989).

Pour illustrer ce point, il est intéressant d'observer ce qui se peut se passer dans les situations où la question se pose de savoir s'il y a discours ou non. Les cas de ce type ne sont pas très courants mais, si l'on y prête garde, on aura tôt fait de trouver des situations proches de celle que nous allons examiner. Supposons donc, qu'assis à l'arrière d'une voiture, vous soyez témoin de la scène suivante :

(1) A (conducteur) : *La voiture fait un drôle de bruit.*

B (passagère, immédiatement après A) : *J'ai oublié mon portefeuille.*

Deux attitudes sont possibles :

- soit, au vu d'indices comportementaux, comme le fait que la passagère est en train de fouiller dans son sac, qu'elle ne regarde pas A en parlant, etc., vous considérerez que ce que dit B n'enchaîne pas sur ce que vient de dire A et que donc il n'y a pas échange,
- soit, au contraire, vous penserez, au vu d'indices du même type, que l'assertion de B prolonge celle de A et que donc il y a échange.

Lorsque l'on a de bonnes raisons de considérer que deux énoncés E1 et E2 produits à la suite font partie d'un échange et forment un discours, on est contraint de supposer que E2 doit se rattacher à E1 par un biais ou par un autre. L'idée de discours ne va pas, en effet, sans l'hypothèse qu'il doit exister une façon de comprendre les énoncés produits à la suite comme entretenant un certain rapport de sens, et que c'est précisément ce rapport qui rend leur enchaînement cohérent.

Comment fabrique-t-on des liens de cohérence ? En s'appuyant sur des connaissances communes d'arrière-plan associées aux états de choses évoqués dans les énoncés et en les assemblant dans un raisonnement susceptible d'expliquer qu'un locuteur dise ce qu'il dit à la suite de ce qu'il vient de dire ou de ce qu'un autre locuteur vient de dire. On le voit bien avec (1). La reconstitution de la façon dont on peut passer de *la voiture fait un drôle de bruit* à *j'ai oublié mon portefeuille* n'est pas très compliquée. Plusieurs solutions sont possibles, dont (i) où le lien se fait, banalement, par le biais de la note à payer en cas de panne :

- (i) Si la voiture fait un drôle de bruit → panne
Si panne → Réparation
Si réparation → Garage
Si garage → **Payer une facture**
Si la passagère a oublié son portefeuille → Pas d'argent sur elle
Si pas d'argent sur elle → Pas possible de **payer une facture**

Le type de raisonnement conduisant à l'établissement de cette interprétation met en jeu une série d'hypothèses contextuelles fondées sur les connaissances des interprétants. Le processus sous-jacent à ce genre de raisonnement est créatif, dans le sens où celles et ceux qui s'y livrent doivent développer des inférences de pontage (Clark 1977) en escomptant que celles-ci débouchent sur une relation à partir de laquelle ils pourront affecter une intention communicative expliquant, de façon plausible, pourquoi *E2* est produit à la suite de *E1*.

L'interprétation cohérente de (1) que l'on vient reconstituer repose sur une série d'inférences causales, mais (1) se prête également à une interprétation jouant sur un autre type de relation. Dans cette interprétation (ii), le témoin et A se contenteraient de relever qu'il y a bien enchaînement et cohérence pour la simple raison que les faits mentionnés par A et ensuite par B ont en commun de faire allusion

- à deux états de choses qui se passent au même instant et au même endroit (relation de contiguïté spatio-temporelle)
- et qui présentent une même polarité négative (relation de ressemblance).

Dans cette interprétation, on comprendrait "simplement" que B abonde dans le sens de A en ajoutant un fait confirmant que les choses vont "décidément de travers". Cette interprétation, conduit à une interprétation (ii) qui est tout aussi plausible que (i), sauf qu'elle paraît moins cohérente que celle-ci dans la mesure où elle n'est pas causale¹.

Les inférences contextuelles élaborées pour l'interprétation d'échanges comme (1), sont défaisables : les auditeurs ou les lecteurs ont toujours la possibilité de modifier, en cours de route ou après coup, les connaissances encyclopédiques sollicitées en vue d'atteindre (i) ou (ii), pour en exploiter d'autres. Le plus souvent, le calcul et l'assemblage des inférences à même de conduire à une interprétation plausible échappe à l'attention des auditeur-lecteurs. Ce fait est important car il conditionne, pour une part, le sentiment que l'on peut avoir que deux personnes sont engagées dans un échange. Il en va probablement ainsi avec (1) où le fait que les liens de cohérence causale ou de ressemblance soient très faciles à établir peut être plus fort que les indices comportementaux susceptibles de plaider en faveur de l'idée que les deux protagonistes ne se parlent pas. On peut conjecturer également que c'est seulement quand le sujet a de la peine à établir un lien entre les énoncés successifs que la compréhension devient "consciente". Parmi les raisons pouvant amener un auditeur ou un lecteur à penser qu'une interprétation qu'il vient de calculer ne doit pas être la bonne, il faut donc aussi compter la difficulté de la tâche elle-même. Lorsque l'interprétation paraît trop coûteuse, trop "sophistiquée", pour ce que l'auditeur-lecteur pense que le locuteur doit vouloir dire, il est possible qu'il l'abandonne pour explorer d'autres voies, voire pour qu'il renonce à comprendre.

II. DE LA COHERENCE AUX MARQUES DE COHESION DU DISCOURS

Dans les échanges comme (1), le calcul des liens de cohérence est entièrement à la charge des interlocuteurs et du ou des témoin(s) à la scène. Le calcul de la cohérence est sous-déterminé par le donné linguistique : les deux états de choses mentionnés n'ont aucun point commun et aucune expression ne vient relier les deux énoncés. L'accès à une interprétation cohérente repose essentiellement sur les connaissances d'arrière-plan des sujets (sur la

¹ L'importance des relations causales, de contiguïté et de ressemblance pour le calcul des inférences de liaison a été relevée depuis fort longtemps par Hume (1758). Pour une reprise et une discussion de ces relations, cf. Charolles (1995) Kehler (2002) et sur les exploitations de la relation de ressemblance dans la théorie de l'intégration conceptuelle de Fauconnier et Turner (2002), cf. Charolles (2006a)

situation dénonciation, sur les événements mentionnés, sur les possibles intentions communicatives des participants, ...) et sur leurs capacités à assembler ces connaissances dans un projet communicatif plausible. Ces habiletés, comme toutes celles requises dans les tâches de résolution de problème, sont parfaitement intéressantes à étudier d'un point de vue cognitif et, de fait, elles ont suscité et suscitent un grand nombre d'investigations en psycholinguistique avec des méthodologies de plus en plus sophistiquées incluant la neuro-imagerie (Ferstl & Sieböger 2007). La participation de linguistes à ces programmes de recherche est de plus en plus courante et elle pose, aujourd'hui comme hier, la question de savoir quel peut être leur apport spécifique dans les projets de ce type ?

La réponse à cette question n'a pas tellement variée et elle tient en quelques mots. La seule chose que puissent faire les linguistes pour contribuer à la connaissance de ces phénomènes, c'est de décrire aussi systématiquement et exhaustivement que possible le fonctionnement de toutes les expressions relationnelles que les différentes langues offrent aux locuteurs pour relier les énoncés entrant dans la composition des discours, car, fort heureusement pour les linguistes, toutes les langues offrent de tels outils, que ne manquent bien évidemment pas d'exploiter les locuteurs-rédacteurs. Ce programme, centré sur les marques de cohésion, remonte au moins aux grammaires de texte et à *Cohesion in English* de Halliday & Hasan (1976). Il n'a pas fondamentalement varié depuis et il inscrit l'analyse du discours dans le prolongement naturel des grandes branches de la linguistique.

Avec le développement des approches psycholinguistiques, mais aussi des approches computationnelles qui visent, à terme, à simuler les calculs interprétatifs impliqués dans le compréhension de la cohérence, on dispose aujourd'hui de nombreuses taxinomies de relations de cohérence. Les taxinomies proposées par les chercheurs en linguistique computationnelle, comme Hoobs (1983), Kehler (2002) et Mann & Thompson (1986, 1988), sont conçues pour l'annotation puis le traitement automatique de données textuelles dans le but, ultime, de les détecter automatiquement, via des procédures d'apprentissage. La classification de Asher (1993) et Asher & Lascarides (2003) s'inscrit dans un programme de sémantique formelle initié par Kamp (Kamp & Reyle 1993), et celle de Sanders, Spooren & Noordman (Sanders, Spooren & Noordman 1992, Sanders & Noordman 2000) est orientée vers l'approche psycholinguistique des processus de traitement des discours. Ces taxinomies distinguent en général les relations entre états de choses dénotés par le contenu propositionnel des énoncés et les relations entre "intentions communicatives" attachées à la valeur d'acte de langage des énoncés, avec un grand nombre de discussions sur ce point (Moore & Pollack 1992 ; Hovy & Maier 1994, Moser & Moore 1996).

Les taxinomies de relations de cohérence ne portent pas, au moins directement, sur les formes linguistiques susceptibles de les signaler. Elles sont très différentes des taxinomies de marques de cohésion comme celles que Halliday & Hasan (1976) ainsi que Martin (1992) proposent pour l'anglais, ou de celles que Roulet et alii (1985) ainsi que Roulet et alii (2001) pour le français. Rossari (2001) et E. Roulet (2002) montrent aussi que le rendu descriptif et les objectifs de l'approche qu'ils préconisent sont relativement éloignés de ceux de la "Rhetorical Structure Theory" de Mann & Thompson. Le fossé est encore plus grand quand on compare les classifications de relations de cohérence à celles des adverbiaux (ie. des compléments non argumentaux) conjonctifs (connecteurs) par exemple du français présentées par Guimier (1996), Molinier & Lévrier (2000) et Bonami, Godard & Kampers-Manhe (2003) qui visent à donner un tableau aussi complet que possible de ces expressions et de leurs particularités syntaxiques et sémantiques, indépendamment du rôle qu'ils peuvent jouer dans le calcul de la cohérence.

Par-delà les divergences entre ces approches, il y a cependant un relatif consensus parmi les chercheurs travaillant sur ces sujets, pour considérer, qu'au niveau du discours, il existe deux grandes familles de marqueurs linguistiques. Ce point, qui n'est pas nouveau, est très clairement exprimé par Reinhart (1981, p.168) pour qui

"the various devices for linking adjacent sentences in a discourse can be reduced to two types of links: the one is referential links (...) The other type of cohesive link is a semantic link between the proposition expressed by the two sentences (...). Any of these two types of link is sufficient to produce a cohesive discourse, and it is necessary that at least one of them will hold".

On retrouve la même idée chez Sanders & Spooren vingt ans après (2001, p.7), qui expliquent que

"generally speaking, there are two respects in which texts can cohere :

- 1) Referential coherence: units are connected by repeated reference to the same object
- 2) Relational coherence: text segments are connected by establishing coherence relations like CAUSE-CONSEQUENCE between them."

Le privilège accordé aux connecteurs et aux anaphores apparaît bien également dans la "Segmented Discourse Representation Theory" (SDRT) de Asher & Lascarides (2003) qui est conçue pour rendre compte à la fois des relations de cohérence et des relations référentielles. Ce modèle accorde une attention particulière aux relations et aux marqueurs temporels qui ne figurent pas par exemple dans la classification de Roulet & alii (1985), mais sont bien représentés dans la taxinomie de Halliday & Hasan (1976), qui n'inclut, pas plus que celles de Roulet et Halliday & Hasan des connecteurs spatiaux.

III. UNE AUTRE CLASSIFICATION DES MARQUES DE COHESION

L'attention portée aux connecteurs et aux anaphores dans les études sur la cohérence des discours se comprend parfaitement : ces expressions qui ont pour fonction d'indiquer des liens entre respectivement les états de choses dénotés par les énoncés et les référents participant à ces états de choses, codent des instructions interprétatives qui ne peuvent que guider les auditeurs-lecteurs dans le calcul de la cohérence. L'explicitation de ces instructions constitue une des tâches essentielles des études linguistiques. Les travaux dans le domaine abondent et l'on dispose aujourd'hui d'un nombre impressionnant d'études sur le fonctionnement des connecteurs et des anaphores dans beaucoup de langues. Les études sur ces marqueurs se sont toutefois développées et continuent à se développer indépendamment, comme si les relations signalées par les connecteurs d'un côté et les anaphores de l'autre n'avaient pas de point commun, ce qui, comme on voudrait rapidement le montrer n'est pas le cas.

3.1. Les connecteurs et les anaphores

Pour illustrer ce point nous allons examiner le fragment de discours (2) qui est extrait d'un article de presse (la personne dont il est question est introduite par son nom propre dans un énoncé précédent) :

(2) "...Il est un misogyne profond, mais il s'en défend parce qu'il en est inconscient. " (*Le Parisien Libéré* 14/01/05)

(2) comporte trois phrases correspondant à trois énoncés assertifs reliés par deux connecteurs en position interphrastique. Ces énoncés, qui dénotent trois faits, sont également reliés par une série d'expressions anaphoriques (indicées en fonction de leur référent) :

(2')[*Il_(i) est un misogyne profond*]_{E1}, [*mais il_(i) s'_(i)en_(j) défend*]_{E2} [*parce qu'il_(i) en_(j) est inconscient*]_{E3}

Dans (2), le connecteur *mais* indique une relation d'opposition entre E1 et E2, en l'occurrence entre le fait F1 que x soit un misogyne profond et le fait F2 qu'il se défende d'être ainsi (*i.e.* que l'on dise de lui qu'il est ainsi). *Mais* accepte plusieurs types d'emploi en français (cf. les études *princeps* de Ducrot (1972), (1973) et Anscombe & Ducrot (1984)) où il peut signaler (notamment) :

- un contraste entre deux situations (*Paul est misogyne mais Jean ne l'est pas*)
- une rectification scalaire (*Paul est misogyne mais il n'est pas machiste*)
- et enfin une relation de correction argumentative

C'est cette dernière valeur qui s'impose avec (2) où l'on comprend que le fait que la personne se défende d'être misogyne vient annuler une inférence contextuelle stipulant qu'il devrait s'en défendre (\neg F2). Le déclenchement de cette inférence résulte de l'emploi du connecteur. L'occurrence de *mais* suffit en effet, étant donné la nature des états de choses dénotés par E1 et E2 et les connaissances d'arrière-plan qui peuvent leur être associées, pour que l'on réinterprète le fait dénoté par E1 dans le sens que l'on vient d'indiquer. La procédure d'interprétation déclenchée par *mais* dans (2) oriente donc prospectivement l'interprétation du fait F2 dénoté par E2 et, rétrospectivement, celle du fait F1 dénoté par E1.

L'emploi de *mais*, tout en imposant les opérations que l'on vient d'indiquer, a aussi pour effet de pousser le topique de discours local. Le fait F1 (il est un misogyne profond), une fois interprété et réinterprété ainsi qu'on vient de le voir, se trouve en effet supplanté par le fait F2. La focalisation sur F2 résulte à nouveau de l'emploi de *mais* quand il fonctionne, ainsi que dans (2), comme un marqueur de correction argumentative. Ce point n'est pas évident avec (2) mais il apparaît clairement dans les séquences comme *Paul est intelligent mais il est paresseux* où le seul enchaînement possible est du type *il va sûrement rater son examen*, et non pas **alors il va sûrement réussir son examen*, l'inverse s'imposant à la suite de *Paul est paresseux mais il est intelligent*. Le fait que *il est un misogyne profond mais il s'en défend* ne pourrait pas, sans inconsistance majeure, être suivi par *alors les femmes ne vont pas voter pour lui* confirme ce test et que F1 dénoté par E1 ne peut plus être exploité dans la suite où F2 est devenu central. Le fait, marqué par la ponctuation, que E3 (*car il en est inconscient*) se rattache à E2 et non à E1 va dans le même sens, sauf que *car* signalant, de par son sémantisme, une relation d'explication, E3 est compris comme servant à étayer F2 qui demeure le topique de discours local de la séquence.

Si au terme de l'interprétation de (2), le fait F2 dénoté par E2 est le plus saillant de la séquence, il n'en découle pas pour autant que E1 et E3 se trouvent relégués au second plan. C'est là qu'interviennent les anaphores, qui jouent elles aussi sur la saillance non pas des situations mais des référents participant aux situations. Après *E1 mais E2*, F2 qui est focalisé, devrait être complètement indépendant de E1, ce qui n'est pas le cas puisque l'interprétation des pronoms *il* et *en* ramène à E1. Le maintien de la référence à la personne joue un rôle important mais, quand on compare le début de (2) avec (2') on voit tout de suite la différence :

(2') ... *Il est un misogyne profond mais il a de l'ambition...*

(2') n'est pas incohérent, mais la résolution du lien indiqué par *mais* est plus difficile que dans (2). Dans (2), le fait que le personnage soit misogyne est repris de E1 à E2 par le pronom *en* n'exige pas d'imaginer un contexte particulier, les connaissances communes associées au fait d'être misogyne suffisent pour que l'on comprenne en quel sens il faut faire fonctionner la relation d'opposition codée par *mais*. Par contre, avec (2'), le lien se fait moins facilement : on est obligé d'imaginer un contexte particulier dans lequel la personne aurait besoin de l'appui des femmes, parce que par exemple il envisage de se présenter au suffrage universel. Quand

on compare (2) et (2'), une autre différence paraît. Dans (2') *mais* focalise sur le fait que la personne a de l'ambition, sauf que cette focalisation éclipse complètement le fait F1 dénoté par E1. Le texte continue certes à parler de la même personne mais le topique de discours local se déplace radicalement, alors que, avec (2), le fait qu'elle soit misogyne est retenu par le pronom *en*.

L'emploi de *car* à la suite de *E1 mais E2* suffit, comme on l'a déjà indiqué, à signaler que le fait F3 n'est mentionné que pour expliquer F2, et que donc l'énonciation de E3 est subordonnée à celle de E2. Mais, là encore, la reprise en E3 par le pronom *en* du fait F1 dénoté par E1, conduit au maintien de F3 dans le focus local. Ce maintien s'impose d'autant que F3 découle de F1, à savoir qu'il est misogyne "profond", et non pas un misogyne quelconque ou moyen.

Des quelques observations qui précèdent, il ressort que les connecteurs et les anaphores sont des marques de cohésion fondamentalement remontantes : leur interprétation ramène, dans un cas comme dans l'autre, aux énoncés antérieurs. Cela suffit pour qu'on les regroupe dans une même famille, impliquant un même type de relations². Ces relations sont fondamentalement rétroactives et elles visent à la promotion d'un topique de discours local, les connecteurs et les anaphores influant conjointement sur la saillance des situations et des participants à celles-ci.

3.2. Les adverbiaux cadratifs et les relations d'indexation

Les connecteurs et les anaphores ne sont pas les seules marques de cohésion qui contribuent à la cohérence du discours. Comme nous voudrions le montrer dans cette partie, il convient de leur ajouter un vaste ensemble de constituants adverbiaux (i.e. de compléments non argumentaux) antéposés qui jouent un rôle important dans l'organisation des discours et fonctionnent d'une façon très différente.

Dans le fragment de texte suivant tiré d'une revue de vulgarisation scientifique, on retrouve, ainsi que dans (2), des connecteurs (*mais* et *parce que*) et des anaphores (le pronom *la* qui reprend *la maladie*) :

(3) "[En France, on dénombre, chaque année, une cinquantaine de cas mortels]_{E1} [*mais* on n'a pas de recensement officiel de la maladie_(i)]_{E2} [*parce que* les médecins ne sont pas tenus de la_(i) déclarer aux services de santé]_{E3}. (La Recherche)

Dans (3), le syntagme prépositionnel *en France*, détaché en tête de la première phrase, est syntaxiquement un ajout, il n'est ni régi ni rattaché au verbe. Ce SP localise le fait F1 dénoté par l'énoncé E1 dans lequel il figure. Cela est parfaitement normal, sauf que le pouvoir de *en France* ne s'arrête pas là : le passage entier est en effet compris, et fait pour être compris, comme signifiant que les faits F2 et F3 dénotés par E2 et E3 décrivent eux aussi ce qui se passe en France. La preuve en étant que l'on ne pourrait, sans difficultés, adjoindre au SN défini générique *les médecins* un adjectif comme *anglais*.

Le fait que le SP *en France* puisse influencer sur l'interprétation d'énoncés figurant à la suite de celui dans lequel il figure est linguistiquement très intrigant. A quoi tient-il ? Comment l'expliquer ?

Une réponse assez simple à ces questions pourrait consister à expliquer que, dans (3), le fait F1 une fois lié à un référent spatial (*en France*), celui-ci serait implicitement repris dans

² Point déjà relevé par Berrendonner (1983).

la suite, via une anaphore nulle attachée à chacun des énoncés. Cette solution permettrait d'expliquer notamment pourquoi les SN génériques figurant dans E3 (*les médecins et (à) les services de santé*) sont rattachés au référent du SP spatial (comme des sortes d'anaphore associative) et pourquoi les deux pronoms indéfinis *on* qui apparaissent dans E2 et E3 tendraient à être compris comme référant aux autorités françaises responsables des services de santé. Ces effets référentiels sont difficilement contestables (encore que l'on puisse hésiter sur la coréférence des pronoms indéfinis), mais la solution préconisée n'est pas généralisable. Elle se heurte à une difficulté majeure qui est que les SP à même de porter sur d'autres faits que celui dénoté par l'énoncé dans lequel ils figurent ne sont pas tous référentiels. Au début de (3) on pourrait en effet tout aussi bien avoir, à la place de *en France*, un SP comme *selon l'Organisation Mondiale de la Santé* ou, avec un autre contenu, des SP comme *grâce à SN* ou *avec SN* ou *pour/afin de savoir si X*, ou encore des SP purement organisationnels et corrélatifs comme *pemièrement ... deuxièmement ...* ou *d'un côté ... de l'autre...* qui ne sont pas référentiels.

Pour éviter les apories de cette explication anaphorico-référentielle, une hypothèse plus "simple" consiste à dire, sans parler de portée ni de liage à distance, que les SP antéposés mettent en exergue un critère sémantique (non forcément référentiel) qui peut indexer une séquence d'énoncés. C'est cette hypothèse, mieux en accord avec les données linguistiques et avec le modèle psycholinguistique d'indexation des événements de Zwaan (Zwaan, Langston & Graesser 1995 ; Zwaan & Radvansky 1998), que nous avons explorée, à la suite notamment de Thompson (1985) et Virtanen (1992), dans toute une série de travaux sur les adverbiaux cadratifs et leur rôle, en français, dans la structuration des discours (Charolles & Lamiroy 2002 ; Charolles & Prévost eds 2003 ; Charolles & Péry-Woodley eds. 2005, Charolles, Le Draoulec, Péry-Woodley & Sarda 2005, Charolles 2005, Vigier & Terran 2005).

Le fait que, dans (3), le SP *en France* indexe non seulement le fait F1 dénoté par E1 mais aussi F2 et F3 dénotés par E2 et E3 n'est pas dû au fait que E1, E2 et E3 sont déjà reliés par des connecteurs (*mais* et *parce que*) et des anaphores (le pronom objet *la* dans E3). La présence de ces liens favorise sans nul doute l'extension du SP *en France* au-delà de sa phrase d'accueil, mais elle n'est pas conditionnée par l'existence préalable de ces liens. On le voit bien avec (4) qui est extrait d'un magazine annonçant les programmes de télévision :

(4) [**En Allemagne**, les choses vont de mal en pis pour Helen]_{E1}. [Kurt lui enlève son fils Johannes]_{E2}. [Jack découvre que Caroline continue à prendre de l'héroïne]_{E3}. [**Au Pakistan**, Roquia essaie d'arrêter un important trafiquant]_{E4}. [Mais celui-ci verse des pots de vin au juge]_{E5} ..."
(présentation du film *Traffik – Le sang du pavot*)

Dans (4), le SP *en Allemagne* indexe les faits F1, F2 et F3 dénotés par E1, E2 et E3 ; et *au Pakistan* indexe F4 et F5 dénotés par E4 et E5. F1 et F2 impliquent un même personnage repris par un pronom anaphorique (*lui*). De même, F4 et F5 sont reliés par un connecteur (*mais*) et par le fait qu'un participant est repris par un pronom démonstratif (*celui-ci*). Par contre, aucun lien du même type ne relie F3 à F2, mais cela n'amène aucunement à inférer que F3 dénoté par E3 ne se passe pas en Allemagne, ce qui montre bien, que l'extension de la sphère d'indexation du SP n'est pas conditionnée par l'existence d'autres liens entre les situations ou participants aux situations.

Pour rendre compte de ces phénomènes nous dirons que dans (4) le SP *en Allemagne* ouvre un cadre spatial qui indexe F1, F2 et F3. Ce cadre est ensuite fermé par l'ouverture d'un cadre du même type sémantique. Les cadres une fois ouverts, tendent par défaut à intégrer les énoncés arrivants, indépendamment du fait qu'ils soient reliés ou non par des connecteurs et des anaphores. De même, un fait inclus dans un cadre qui vient d'être fermé, peut très bien

être relié à un fait intégré dans un nouveau cadre, c'est ce qui se passe dans (4) où le SN indéfini *un important trafiquant* figurant dans F4 rappelle le SN *l'héroïne* mentionnée dans E3.

Dans (4), les faits dénotés font allusion à un grand nombre de personnages qui, si l'on excepte Helen et Kurt et le trafiquant de drogue, ne se retrouvent pas d'un énoncé à l'autre. Ces faits n'entretiennent pas de liens de succession temporelle et ils ne sont pas systématiquement reliés les uns aux autres par des connecteurs. Cette faible connexité est compensée par le fait qu'ils se ressemblent en ce qu'ils sont orientés négativement. Cette caractéristique est signalée d'emblée par *les choses vont de mal en pis*. Cette ressemblance confère au texte une cohérence *a minima*, qui tranche avec celle que l'on trouve en général dans les récits où les événements s'enchaînent au fur et à mesure de l'avancée du texte, avec introduction de personnages, maintien de ceux-ci, puis passage à d'autres. Partant de là, on comprend bien pourquoi le texte est structuré autour de l'espace : le ou les rédacteurs de (4) n'avaient tout simplement pas d'autres moyens d'organiser les informations qu'ils avaient à communiquer.

Les adverbiaux cadratifs, contrairement aux connecteurs et aux anaphores, ne sont pas des mots outils, ils ne sont ni lexicalisés ni grammaticalisés, ils participent au contenu propositionnel des énoncés dans lesquels ils apparaissent. Mais ils peuvent être exploités, au niveau informationnel, pour structurer le contenu des textes. C'est ce qui se passe dans (4) où les SP spatiaux servent à répartir les informations véhiculées par les énoncés dans des sortes de fichiers indexés par le critère sémantique spécifié par le SP. Le recours à ce type d'organisation répond à une stratégie de subdivision des informations qui impose des regroupements et des dégroupements, ces subdivisions venant s'ajouter aux liens entre énoncés exprimés ou exprimables à l'aide de connecteurs et/ou d'anaphores.

Dans les textes scientifiques ou techniques, les adverbiaux sont souvent employés de la sorte, afin de structurer les informations textuelles. C'est ce qui se passe dans (5) où les deux SP antéposés (en gras et soulignés) fonctionnent en série, sont amorcés par une phrase introductrice (en gras) et indexent plusieurs énoncés faisant suite à ceux en tête desquels ils figurent :

(5) "***Le niveau absolu des mers fluctue, au cours des temps géologiques, en fonction du climat et de l'activité des dorsales océaniques.*** [***En période de haut niveau marin***, les mers s'étendent largement sur les continents et les eaux se réchauffent, car la surface qui capte le rayonnement solaire est grande. Le plancton prolifère : les sédiments marins contiennent de la matière organique qui se transformera en hydrocarbures]_{Ct1}. [***En période de bas niveau marin***, les mers régressent et le lit des fleuves se creuse à partir de leur embouchure. Cette érosion accumule des sables sur les fonds marins : ils y forment des roches poreuses qui pourront stocker les hydrocarbures]_{Ct2}. ***Les prospections pétrolières sont facilitées lorsque l'on connaît précisément la succession de ces différentes périodes.***" (La Recherche)

Dans (5), le premier SP *en période de haut niveau marin* ouvre un cadre temporel Ct1 qui s'étend jusqu'à l'ouverture du second. Il inclut deux énoncés coordonnés respectivement par *et* et par *car* et ensuite deux énoncés : *Le plancton prolifère : les sédiments marins contiennent de la matière organique qui se transformera en hydrocarbures* qui ne sont reliés ni par des connecteurs ni par des anaphores aux précédents.

Est-ce que ce pouvoir dépend du fait que le SP *en période de haut niveau marin*, apparaît en tête de la phrase où il est employé ? Cette question se pose car, si les exemples comme (5) montrent que certains adverbiaux antéposés peuvent être utilisés pour regrouper des informations, il n'y a, *a priori*, aucune raison qu'ils ne puissent s'acquitter de cette fonction que quand ils sont antéposés (cf. Crompton 2006). Cette remarque est tout à fait

fondée, sauf que les autres positions présentent, comme on voudrait le montrer, de graves inconvénients. Dans (5), le second SP *en période de bas niveau marin* pourrait être inséré ou postposé dans sa phrase d'accueil. En position insérée (*Les mers, en période de bas niveau marin, régressent*), le SP risquerait d'être compris comme faisant allusion à une précision incidente, ce qui n'est pas le cas vu l'exploitation qui en est faite dans la suite. En fin de phrase (*Les mers régressent en période de bas niveau marin*), le SP serait difficilement détachable du verbe : quoique n'étant pas régi par celui-ci, il tendrait à être incorporé à la prédication, et à perdre de ce fait tout pouvoir cadratif. A ces défauts, il faut en ajouter un autre qui est que, en position finale, mais aussi insérée, les SP cadratifs induiraient des retraitements inutiles. Si en effet on remplace *Les mers régressent en période de bas niveau marin* (avec SP postposé) dans le contexte de (5) où le cadre ouvert par *en période de haut niveau marin* est ouvert, on voit immédiatement que les lecteurs, n'ayant aucune raison de le fermer, auraient toutes les chances de comprendre, au moins jusqu'à l'apparition du SP, que les mers régressent en période de haut niveau marin !

Ces inconvénients suffisent déjà à expliquer pourquoi l'initiale de phrase ou la zone préverbale est la plus favorable pour les adverbiaux cadratifs. Mais il faut aller plus loin : seuls les adverbiaux antéposés disposent d'un véritable potentiel cadratif. A supposer en effet une séquence de deux énoncés, on voit très mal comment un adverbial inséré ou postposé dans le deuxième pourrait indexer le premier. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer (6a) et (6b) :

(6a) *A la campagne, Paul est de bonne humeur. Marie fait du vélo toute la journée.* (6b) *Paul est de bonne humeur. Marie fait du vélo toute la journée, à la campagne.*

(6a) est compris, par défaut, comme signifiant que Marie fait du vélo à la campagne, au contraire de ce qui se passe avec (6b) où le SP spatial n'indexe pas le fait dénoté par le premier énoncé. Pour qu'il puisse le faire, il faudrait que les deux phrases soient coordonnées comme dans (6c) :

(6c) *Paul est de bonne humeur et Marie fait du vélo toute la journée, à la campagne.*

Il en va de même avec les hypothétiques antéposées. Dans (7a), le second énoncé est indexé par la protase introduite par *si* et cette indexation est marquée par le conditionnel (obligatoire) dans la principale. Comme il y a double marquage, on pourrait s'attendre à ce que (7b) soit tout aussi courant que (7a), ce qui n'est pas le cas, la coordination restant nécessaire (7c) :

(7a) *Si Marie les avait invités Paul serait venu. Robert aurait apporté une bouteille de champagne.*

?? (7b) *Paul serait venu. Robert aurait apporté une bouteille de champagne, si Marie les avait invités.*

(7c) *Paul serait venu et Robert aurait apporté une bouteille de champagne, si Marie les avait invités.*

Les emplois comme (7b) ne sont pas totalement exclus, mais ils sont rares, au moins à l'écrit. Quoi qu'il en soit, les séries (6) et (7) montrent que la relation d'indexation ne peut fonctionner en amont que sous certaines conditions qui sont très restrictives. Les adverbiaux antéposés qui permettent d'indexer librement de vastes séquences d'énoncés sont bien mieux équipés pour jouer le rôle d'organiseurs du discours et on comprend bien, à partir de là, comment ils peuvent finir, à la différence des adverbiaux insérés ou postposés, par coder cette fonction cadrative (Charolles 2006b).

Cet avantage fonctionnel a cependant un prix : comme les cadratifs tendent par défaut à indexer les énoncés faisant suite à celui dans lequel ils figurent, la question se pose inévitablement de savoir ce qui peut les arrêter dans leur fuite en avant.

Dans (5), le pouvoir cadratif du premier SP temporel antéposé s'arrête avec l'ouverture du second cadre introduit par *en période de bas niveau marin* qui est du même type et construit sur le même modèle. Le second cadre tend, comme le précédent, à intégrer les

énoncés arrivants. Sauf que, comme indiqué par les crochets dans (5), il s'arrête avec la phrase:

Les prospections pétrolières sont facilitées lorsque l'on connaît précisément la succession de ces différentes périodes.

La clôture s'impose du fait du SN démonstratif anaphorique *ces différentes périodes* qui, reprenant *en période de haut niveau marin* et *en période de bas niveau marin*, ne peut être compris comme continuant à rapporter ce qui se passe en période bas niveau marin. À cet indice rédhibitoire, il faut ajouter le fait le SN sujet *les prospections* ramène au topique de discours global développé dans le paragraphe précédant l'extrait, à savoir les prospections pétrolières.

Les exemples (3), (4) et (5) montrent que les adverbiaux détachés en tête de phrase fonctionnent à la fois comme des marques de segmentation (discohésion) et de regroupement (cohésion). Ils codent des indications procédurales destinées à faciliter la subdivision des informations textuelles. Ils initient des cadres qui tendent par défaut à intégrer les informations arrivantes. Ils fixent un critère pour le traitement des informations à venir et pèsent donc sur la suite du discours, au contraire des connecteurs et des anaphores qui sont fondamentalement des marques remontantes.

La capacité des adverbiaux cadratifs à remplir les fonctions que l'on vient d'indiquer est liée à leur position à l'initiale de phrase qui est aussi, par excellence, et ce n'est évidemment pas un hasard, la zone où apparaissent, en français et dans beaucoup d'autres langues, les connecteurs, ainsi que le sujet. Du fait de cette position, les adverbiaux préposés ont souvent été considérés comme des sortes de topiques. Un grand nombre d'auteurs ont relevé ce point et insisté sur le fait qu'ils assuraient un lien avec le contexte précédent (Chafe 1984 ; Haiman 1978 ; Reinhart 1981 ; Thompson & Longacre 1985, Diessel 2001). Ce fait est indéniable et attesté dans un grand nombre d'emplois (comme (5)) où effectivement les adverbiaux cadratifs sont annoncés par une phrase amorce. Cette fonction n'est cependant pas la plus importante (pour une présentation et une discussion, cf. Charolles 2003). Le fait qu'ils puissent indexer d'autres énoncés que celui en tête duquel ils apparaissent et le fait qu'ils puissent fonctionner en série semblent bien plus cruciaux car ils conditionnent leur capacité à fonctionner comme des organisateurs du discours.

Les seuls adverbiaux cadratifs pesant sur le le topique de discours sont des expressions comme *concernant x*, *à propos de x*, *quant à x* qui ne peuvent jamais figurer à l'initiale de discours et qui mettent un exergue un participant aux situations rapportées. Si l'on excepte ces adverbiaux dits précisément topicalisateurs, les autres n'ont pas n'ont pas d'incidence sur le topique du discours, ce qui les différencie aussi des connecteurs et des anaphores.

CONCLUSION

Les quelques observations présentées dans ce texte plaident en faveur de l'idée qu'il convient d'ajouter aux connecteurs et aux anaphores classiquement répertoriés dans les taxinomies de marques de cohésion du discours, un certain nombre d'adverbiaux dits cadratifs. Ces adverbiaux jouent un rôle important dans la structuration des discours et ils méritent à ce titre d'être intégrés dans la vaste famille des expressions contribuant à la cohésion des discours. Cette intégration s'impose d'autant qu'elle permet de mesurer, par contrecoup, ce qui peut rapprocher les connecteurs des anaphores. La classification des marques de cohésion découlant de ces observations comprend :

- des marques de connexion qui ont pour fonction de rattacher les constituants arrivants avec ceux qui viennent d'être traités et de faire avancer le topique de discours local
- des marques d'indexation qui fixent un critère pour le regroupement des informations arrivantes mais ne font pas avancer le topique de discours local.

Les connecteurs, qui codent des liens entre les énoncés et les situations, et les anaphores qui codent des liens entre les participants aux situations, sont par excellence des marques de connexion. Les adverbiaux cadratifs, qui mettent en exergue une dimension des énoncés ou des situations qu'ils dénotent, pour le traitement du discours à venir sont typiquement des marqueurs d'indexation.

Les marques de connexion et d'indexation coexistent et interagissent dans les discours où elles guident conjointement les auditeurs-lecteurs dans l'élaboration pas à pas d'une interprétation cohérente. Cette élaboration représente, au plan cognitif, une tâche très lourde. Les langues offrent cependant aux sujets qui les parlent un vaste ensemble d'expressions à même de les guider dans ce travail et il n'est pas tellement étonnant que, parmi ces expressions, certaines soient plus spécialement en charge du recyclage des énoncés arrivant en fonction des énoncés déjà traités, alors que d'autres anticipent sur le traitement des énoncés à venir.

Références bibliographiques

- Anscombre, Jean-Claude, Ducrot, Oswald, 1984. L'argumentation dans la langue. Bruxelles, Mardaga.
- Asher, Nicholas, Lascarides Alex, 2003. Logic of Conversation. Cambridge, Cambridge University Press.
- Ariel, Mira, 2010. Defining Pragmatics. Cambridge, CUP
- Berrendonner, Alain, 1983. Connecteurs pragmatiques et anaphores. Cahiers de Linguistique Française, CLF, 5, 215-246.
- Bonami, Olivier, Godard, Danièle, Kampers-Manhe, Brigitte, 2003. Adverb Classification, in Corblin, Francis. & De Swart, Henriette (eds). In Corblin, Francis, de Swart, Henriette (eds), Handbook of French semantics. Stanford, CSLI.
- Chafe, Wallace, 1984. How people use adverbial clauses. In Claudia Brugman & M.Macaulay (eds). Proceedings of the Tenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society. Berkeley, Berkeley Linguistics Society, pp. 437-459.
- Charolles, Michel, 1983. Coherence as a Principle in the Interpretation of Discourse. Text, 3, 1, 71-99.
- Charolles, Michel, 1989. Text Coherence and Text Interpretation Processings. In Conte, Marie-Elizabet, Petöfi, Janos, Sözer, Emel, (eds), Text and Discourse Connectedness. Amsterdam, Benjamins, 377-387.
- Charolles, Michel, 1995. Cohésion, cohérence et pertinence du discours. Travaux de Linguistique, 29, 125-151
- Charolles, Michel, 2003. De la topicalité des adverbiaux détachés en tête de phrase. In Charolles, Michel, Prévost, Sophie (eds) Adverbiaux et topiques. Travaux de Linguistique, 47, 11-50
- Charolles, Michel, 2005. Framing Adverbials and their Role in Discourse Cohesion: From Connection to Forward Labelling. In Aurnague, Michel, Bras, Myriame, Le Draoulec Anne, Vieu, Laure, (eds) SEM-05 Proceedings. Biarritz, 13-30.
- Charolles, Michel, 2006a. Cohérence, pertinence et intégration conceptuelle. In Lane, Philippe (ed), Des discours aux textes : modèles, analyses. Rouen, PUR, 39-74.

- Charolles, Michel, 2006b. Un jour (one day) in narratives. In Korzen, Iorn, Lundquist, Lita, (eds), *Comparing Anaphors. Between Sentences, Texts and Languages*. Copenhagen, Copenhagen Studies in Language, 34 : 11-26.
- Charolles, Michel, Petöfi, Janos, Sözer, Emel, (eds), 1987. *Research in Text Connexity and Text Coherence*. Hamburg, Buske Verlag.
- Charolles, Michel, Lamiroy, Béatrice, 2002. Syntaxe phrastique et transphrastique : du but au résultat. In Nolke Henning & Andersen Hanne. (eds), *Macrosyntaxe et macrosémantique*. Bern, Peter Lang, 383-419.
- Charolles, Michel, Prévost, Sophie (eds) 2003. *Adverbiaux et topiques*. Travaux de Linguistique, 47.
- Charolles, Michel, Péry-Woodley, Marie-Paule, (eds), 2005. *Les adverbiaux cadratifs*. Langue Française. 148.
- Charolles, Michel, Le Draoulec, Anne, Péry-Woodley, Marie-Paule, Sarda, Laure, 2005. Temporal and spatial dimensions of discourse organisation. *French Language Studies*, 15, 115-130.
- Clark, Herbert, 1977. Bridging. In Johnson-Laird, Philip, Wason, Peter (eds), *Thinking*. Cambridge, CUP, 411-420.
- Crompton, Peter, 2006. The effect of position on the discourse scope of adverbials. *Text and Talk*, 26-3, 245-279.
- De Beaugrande, Robert, Dressler, Wolfgang, 1981, *Introduction to text linguistics*. London, Longman.
- Diessel H, 2001. The ordering distribution of main and adverbial clauses : a typological study. *Language*: 77, 2: 433-453.
- Ducrot, Oswald, 1972. *Dire et ne pas dire*. Paris, Hermann.
- Ducrot, Oswald, 1973. *La preuve et le dire*. Paris, Mame
- Fauconnier, Gilles, Turner, Mark, 2002. *The Way We Think. Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*. New York, Basic Books.
- Ferstl, Evelyn, Siebörg Florian, 2007. Neuroimaging studies of coherence processes. In Schwarz-Friezel M, Consten, M, Knees M, Amsterdam, Benjamins? 225-240.
- Fodor, Jerry, 1983. *Modularity of Mind*. Cambridge, MA, MIT Press.
- Graesser, Art, Gernsbacher, Morton Ann., Goldman, Susan R. (eds), 2003. *Handbook of Discourse Processes*. Hillsdale, Erlbaum.
- Grice, Henry, 1975. Logic and conversation. In Cole, Peter, Morgan, Jerry (eds), *Syntax and Semantics, Vol. 3: Speech Acts*. New-York, New-York Academic Press, 41-58.
- Guimier, Claude, 1996. *Les adverbes du français. Le cas des adverbes en "ment"*. Paris Ophrys.
- Haiman, John, 1978. Conditionals are topics. *Language*, 54: 564-589.
- Halliday, Michael, Hasan Ruquia, 1976. *Cohesion in English*. London, Longman.
- Heydrich, Wolfgang, Neubauer, Fritz, Petöfi, Janos, Sözer, Eel. eds., 1989. *Connexity and Coherence, Analysis of text and discourse*. Berlin, New-York, W. de Gruyter.
- Hobbs, Jerry, 1983. Why is discourse coherent ? In Neubauer, Fritz, (ed), *Coherence in Natural-Language Texts*. Hamburg, Buske, 29-70.
- Hovy, Eduard, Maier, Elisabeth, 1994. Parsimonious or profligate : how many and which discourse structure relations ? Never published
- Hume, David, 1758. *An Enquiry concerning human understanding*. Enquête sur l'entendement Humain, Flammarion, 1983.
- Kamp, Hans, Reyle, Uwe, 1993. *From Discourse to Logic*. Dordrecht, Kluwer.
- Kehler, Andrew, 2002. *Coherence, Reference, and the Theory of Grammar*. Stanford, CSLI Publications

- Kintsch, Walter, van Dijk Teun, 1978. Toward a model of text comprehension and production. *Psychological Review*, 85, 363-394.
- Mann, William, Thompson, Sandra, 1986. Relational Propositions in Discourse. *Discourse Processes*, 9, 57-90.
- Mann, William, Thompson, Sandra, 1988. Rhetorical Structure Theory: Toward a functional theory of text organization. *Text* 8/3, 243-281.
- Martin, Jim, 1992. *English text: system and structure*. Amsterdam, Benjamins.
- Molinier, Christian, Lévrier Françoise, 2000. *Grammaire des adverbes, Description des formes en -ment*. Genève-Paris, Droz.
- Moore, Johanna, Pollack, Martha, 1992. A problem for RST : The need of multi-level discourse analysis. *Computational Linguistics*, 18, 537-544.
- Moser, Megan, Moore, Johanna, 1996. Toward a Synthesis of Two Accounts of Discourse Structure. *Computational Linguistics*, 409-419.
- Neubauer, Fritz, 1983. *Coherence in Natural-Language Texts*. Hamburg, Buske
- Petöfi, János (ed.), 1973. Towards an empirically motivated grammatical theory of verbal texts. In Petöfi, János, Rieser, Hannes (eds), 1973. *Studies in Text Grammar*. Dordrecht, Reidel, 205-275.
- Petöfi, János (ed.), 1979. *Text vs Sentence. Basic Questions of Text Linguistics*. Hamburg, Buske.
- Petöfi, János (ed.), 1981, *Text vs sentence continued*, Hamburg, Buske.
- Petöfi, János (ed.), 1983. *Micro and Macro Connexity of Texts*. Hamburg, Buske.
- Petöfi, János (ed.), 1986. *Text Connectedness from a Psychological Point of View*. Hamburg, Buske.
- Petöfi, János , Rieser, Hannes (eds), 1973. *Studies in Text Grammar*. Dordrecht, Reidel.
- Reinhart, Tania, 1980. Condition for text coherence. *Poetics to day*, 1/4, 161-180.
- Rossari, Corinne, 2001. Les relations de discours : approches théoriques, approches pragmatiques et approches sémantiques. *Verbum*, XXIII, 1, 59-72.
- Roulet, Eddy, 2002. Une comparaison entre deux approches de la description des relations de discours dans un texte de presse". In Carel, Marion, (ed), *Les facettes du dire. Hommage à Oswald Ducrot*. Paris, Kimé, 297-312.
- Roulet, Eddy, Auchlin, antoine, Moeschler, Jacques, Rubattel, Christian, Schelling, Marianne, 1985. *L'articulation du discours en français contemporain*. Bern, Peter Lang.
- Roulet, Eddy, Fillietaz, Laurent, Grobet, Anne, 2001. *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*. Berne, Peter Lang
- Sanders, Ted, Spooren, Wilfred, Noordman Leo, 1992. Toward a Taxonomy of Coherence Relations. *Discourse Processes*, 15, 1-35.
- Sanders, Ted, Noordman Leo 2000. The role of coherence relations and their linguistic markers in text processing, *Discourse Processes*, 29, 1, 37-60.
- Sanders, Ted, Spooren, Wilfred, 2001. Text representation as an interface between language and its users. In Sanders, Ted Schilperoord & W.Spooren, Wilfred, (eds), *Text Representation: Linguistic and Psycholinguistic Aspects*. Amsterdam, Benjamins, 1-26.
- Sözer, Emel, (ed) 1985. *Text Connexity, Text Coherence*. Hamburg, Buske Verlag
- Sperber, Dan, Wilson, Deirdre, (1986). *Relevance*. Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- Thompson, Sandra, 1985. Grammar and written discourse : Initial vs. Final purpose clauses in English. *Text*, 5, 1-2: 55-84.
- Thompson, Sandra, Longacre, Robert, 1985. Adverbial clauses. In Shopen, Timothy (ed.) *Language typology and syntactic description, vol.2, Complex constructions*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 171-234.

- van Dijk, Teun A., 1972. *Some Aspects of Text Grammars. A Study in Theoretical Linguistics and Poetics*. The Hague, Mouton.
- van Dijk, Teun A., 1977. *Text and Context. Explorations in the Semantics and Pragmatics of Discourse*. London, Longman.
- van Dijk, Teun A. (ed.), 1985. *Handbook of Discourse Analysis*. London, Academic Press.
- van Dijk, Teun A., Kintsch, Walter, 1983. *Strategies of Discourse Comprehension*. New York, Academic Press.
- Vigier, Denis, Terran Elise, (eds), 2005. *Les adverbiaux cadratifs et l'organisation des textes*. *Verbum*, XXVII, 2.
- Virtanen, Tuija, 1992. *Temporal adverbials in text structuring : On temporal text strategy*. In Lindberg, Anne-Charlotte, Enkvist, Niels, Wikberg, Kay, (eds.), *Nordic Research on Text and Discourse*. Abo: Abo Academic Press, pp. 85-197.
- Zwaan, Rolf, Langston, Will, Graesser, Arthur, 1995. *The construction of situation models in narrative comprehension: An event-indexing model*. *Psychological Science*, 6, 292-297.
- Zwaan, Rolf, Radvansky, Gabriel (1998). *Situation models in language comprehension and memory*. *Psychological Bulletin*, 123, 162-185.